

LA SOUFFRANCE, UNE ÉCOLE NÉCESSAIRE

*« Garde-toi de te livrer au mal, car la souffrance t'y
dispose ». Job 36 : 21*

Madeleine VAYSSE

Vous qui ouvrez ces pages, sans doute avez-vous souffert ou souffrez-vous peut-être encore dans votre esprit, votre cœur ou votre corps ? Si l'on vient vous dire aujourd'hui que la souffrance est une école, n'allez-vous pas vous regimber ? C'est en vérité une rude école à la discipline de laquelle il vous répugne de vous soumettre. Mais vous n'y êtes pas seuls. Nombreux ceux qui, sous tous les cieux, sont contraints d'en suivre les instructions, les uns dans la révolte, d'autres dans la résignation, d'autres en acceptant que la souffrance ait quelque chose à leur apprendre, un bien plus grand à leur apporter. Ceux-là apprennent à BIEN souffrir et à sortir de l'épreuve plus forts, plus grands, plus humbles peut-être, enrichis de toutes manières, bien que portant en eux-mêmes de douloureuses cicatrices.

LES DEGRÉS DANS LA SOUFFRANCE

Paris, un soir d'hiver des années 50, dans un asile de nuit ouvert par l'Abbé Pierre. C'est une longue bâtisse, presque sans fenêtre où s'entassent, par grand froid, sept à huit cents hommes, clochard ou malchanceux de la vie. Tout au fond de la salle, un petit box rudimentaire aménagé pour les secouristes de la Croix Rouge qui viennent donner les premiers soins, orienter les gros malades vers des services sociaux ou des hôpitaux, etc. Pour accéder à ce poste de secours, il faut traverser un long couloir aménagé entre les hamacs superposés et enjamber les corps de tous ceux qui sont allongés à même le sol, n'ayant pu trouver de place. L'odeur est insupportable.

De l'équipe qui devait assurer le service ce soir-là, deux membres seulement sont présents, à cause de la neige et de la grippe qui sévit : un homme de quarante-cinq ans et une jeune fille. Souvent, des bagarres éclatent entre les hommes. C'est le cas, très tôt après l'ouverture. Un homme est gravement blessé à la tête – il mourra dans la nuit – le sang coule. Pas de téléphone, bien sûr. Il faut aller d'urgence prévenir un commissariat de police de quartier assez éloigné, assurer les services d'une ambulance. Des deux équipiers, c'est l'homme qui va remplir ces formalités ; la jeune fille reste seule. Devant la petite porte du poste de secours, une longue file d'hommes attend. Elle les fait entrer un à un dans la petite pièce, les écoute, leur accorde les soins qu'ils réclament. Beaucoup d'entre eux sans famille, sans logis, sans travail, mal nourris, insuffisamment vêtus, ont trop bu. On pourrait s'attendre au pire, mais de toutes la soirée, il n'y a pas un geste, pas un mot, pas une plaisanterie déplacés. Ceux qui, aux yeux de beaucoup, apparaissent comme des déchets de la société, ont sans doute compris inconsciemment que cette jeune fille inexpérimentée est venue là parce qu'elle éprouve infiniment de respect pour leur personne et de compassion pour leurs souffrances.

Il semble, aujourd'hui, que la souffrance prenne des formes toujours nouvelles, tant physiquement que moralement. On a essayé d'analyser, d'évaluer, de classer, de calmer, d'endiguer toute cette souffrance, mais on ne peut l'éviter.

Tout ce qui nous entoure nous en apporte chaque jour le témoignage. Elle continue à déferler sur le monde et ses vagues de plus en plus puissantes semble vouloir ébranler toute notre société. Elle surgit de tous les horizons, si vaste, si variée, parfois si hallucinante et si cruelle qu'il paraît impossible d'y apporter la moindre consolation. Face à l'intensité et à la multiplication de ses manifestations, au près comme au loin, il peut sembler bien présomptueux de prétendre offrir quelque adoucissement à ses innombrables victimes.

Ainsi, n'est-ce pas une tâche à ma mesure de l'homme. Ce n'est que dans la perspective divine, en se tournant vers son Créateur, que l'homme trouvera certaines réponses à ses « pourquoi ? ». Inutile d'aborder ce problème si l'on ne croit pas en un Dieu suprême et bon, malgré les mystères qui l'entourent. Sans dieu, la souffrance n'est que néant et mène au néant.

La philosophie humaine, les religions non chrétiennes qui submergent le monde cherchent en l'homme la force de résister à la souffrance, elles la nient, la contournent, la fuient, préconisent l'insensibilité, le repliement sur soi-même, mais ne résolvent jamais

vraiment le problème. Telle n'est pas la démarche de la religion du Christ. Celle-ci rend fort pour supporter la souffrance ; elle aide à lui faire face, à en assumer la responsabilité, à la guérir ou à l'atténuer si possible, mais par des moyens avouables, qui ne ressemblent pas à un compromis ou à une fuite. Elle console, fortifie, encourage ceux qui ploient sous le fardeau.

Son Chef, Jésus-Christ n'en a pas été exempt. Il l'a pleinement vécue, assumée et Il en a été finalement victorieux. Il nous propose de suivre le même chemin.

À l'âge de dix-sept ans, j'entendis un prédicateur commenter ce passage du livre de Jos : « *L'homme naît pour souffrir comme l'étincelle pour voler* ». Que fait l'étincelle, si ce n'est voler et s'éteindre ? Intérieurement, je m'insurgeai, persuadée que la vie était autre chose que cela. Plus tard, quand des épreuves posèrent sur moi une main pesante, je me rappelai ce texte et je retournai à l'Écriture Sainte pour mieux comprendre ce mystère. Je trouvais alors une affirmation non moins étrange émanant de l'apôtre Pierre : « *Si, tout en faisant le bien, vous supportez la souffrance, c'est une grâce devant Dieu. C'est à cela, en effet, que vous avez été appelés* ». Un autre apôtre, Jacques, exhorte à « *considérer comme un sujet de joie parfaite les diverses épreuves auxquelles nous sommes exposés* ». Je me demandai alors comment atteindre un bu aussi élevé.

D'ailleurs, l'Écriture Sainte tout entière nous parle de la souffrance des hommes, de la malédiction qui a suivi la désobéissance initiale. C'est pour nous aider à supporter ce poids d'épreuves que son auteur, Dieu Lui-même, a émaillé ses textes de centaines de promesses, toutes plus réconfortantes les unes que les autres. Ainsi, nous pouvons conserver l'espérance de surmonter et de vaincre un jour définitivement cette souffrance :

« *Il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur car les premières choses auront disparu* ». (1)

Aucun prisonnier, fût-il dans la prison la plus abjecte du monde, n'a pu nourrir un espoir d'évasion aussi merveilleux que celui-là : La certitude qu'un jour toute souffrance aura disparu, non seulement la nôtre, mais celle de tous ceux qui participeront à cet univers renouvelé et purifié.

Nous n'acceptons pas facilement ce que nous ne comprenons pas. Mais nous devons reconnaître que nous sommes incapables d'expliquer le sens de certaines souffrances. Il nous faut alors accepter l'idée qu'un Être suprême, parfaitement sage, nous conduit sur ce chemin pour nous former, pour nous préparer à autre chose qu'à cette vie souvent triste et sombre. *La souffrance doit être à la formation de notre caractère ce que l'étude est à l'instruction.*

De plus, nous devons comprendre, par les paroles de la Révélation, qu'il existe plusieurs sortes de souffrances, dont une grande partie est imputable à notre cœur mauvais et incrédule, à notre égoïsme, notre vanité, notre convoitise, notre jalousie vis-à-vis d'autrui. Après ce premier palier, très large hélas, de toutes nos souffrances d'amour-propre et d'orgueil, il reste plusieurs degrés à franchir : les souffrances physiques, qu'elles adviennent par hérédité, par accident, comme conséquence de nos erreurs de conduite ou du genre de vie que nous impose la société. Nous connaissons aussi la souffrance de la solitude, de l'incompréhension, de l'indifférence ou de l'hostilité de l'entourage, celle du manque d'affection – ne pas en recevoir et ne pas pouvoir en donner, ce qui est plus terrible.

Voici aussi la souffrance tenaillante et quasi inguérissable de la perte d'un être cher. Celle-ci produit un déchirement si intime et si profond que la vie n'a plus le même goût après qu'avant. Il semble que tout ait changé en soi et autour de soi après certaines épreuves.

Puis, il y a les souffrances collectives : les guerres, les cataclysmes de la nature, les épidémies où l'on se trouve tout à coup entraîné dans le même tourbillon que nombre d'inconnus dont on se sent soudain beaucoup plus proche parce qu'on partage avec eux le même sort douloureux. Une catastrophe dans un quartier ou dans un village peut créer des rapports sympathiques entre des gens qui ne se parlaient jamais quand tout allait bien. Enfin, au dernier degré de cet escalier de trouve l'apothéose : les souffrances que l'on endure pour les autres et pour Christ, celles qui nous viennent de notre préoccupation du bien des autres, de leur bonheur ici-bas et de leur salut éternel. L'apôtre Pierre écrit : « *Si vous souffrez ainsi, vous êtes heureux car l'Esprit de gloire, l'esprit de Dieu repose sur vous* ».

Ces souffrances-là sont plus fréquentes qu'on ne le croit. Elles ont été et sont encore le partage de milliers d'hommes et de femmes depuis des siècles. C'est toute une « *nuée de témoins* » qui se lève pour nous dire quelle merveilleuse consolation Dieu lui a apportée. Quel privilège de faire partie de cette cohorte qui a fait peu de cas de la vie ici-bas, du confort, des aises, du bonheur humain, jetant tout dans la balance pour qu'elle penche du côté de la volonté et de la gloire du Seigneur !

Ces souffrances-là sont plus fréquentes qu'on ne le croit. Elles ont été et son encore le partage de milliers d'hommes et de femmes depuis des siècles. C'est toute une « *nuée de témoins* » qui se lève pour nous dire quelle merveilleuse consolation Dieu lui a apportée. Quel privilège de faire partie de cette cohorte qui a fait peu de cas de la vie ici-bas, du confort, des aises, du bonheur humain, jetant tout dans la balance pour qu'elle penche du côté de la volonté et de la gloire du Seigneur !

Ce sont ces souffrances-là que Christ nous demande de partager maintenant avec lui, si nous voulons être un jour dans sa gloire.

PERSONNE N'EN EST EXEMPT

Nous sommes tous plus ou moins frappés par la souffrance, dans nos affections, notre position sociale, notre profession, notre santé. Nos besoins ne sont pas satisfaits, nos projets s'avèrent irréalisables, nos amis semblent nous oublier, nos contacts sociaux nous déçoivent et par-dessus tout, nous éprouvons un « manque » indéfinissable qui nous rend mal à l'aide. Ceci explique que la dépression nerveuse devienne un des maux les plus importants de notre siècle. Elle provient d'une insatisfaction intérieure souvent profonde et mal définie à laquelle on ne trouve que peu de remèdes sur le plan humain.

Même si nous sommes heureux, riches, comblés, en bonne santé, nous pressentons que cela ne durera pas toujours, qu'il suffit d'un stupide accident de voiture pour nous faire perdre l'usage de nos membres ou nous séparer d'un être cher. Les changements trop rapides d'un monde auquel on s'adapte mal, l'insécurité, viennent encore augmenter nos craintes et nos souffrances.

La souffrance provient toujours de la transgression d'une loi : par nous-mêmes, par nos ancêtre, par notre entourage peut-être. Cela se vérifie facilement lorsqu'il s'agit de la souffrance physique. « *Lorsque l'homme se place, par sa faute, dans des conditions défavorables à son bien-être, il en souffre nécessairement et Dieu permet cette souffrance parce qu'Il sait qu'elle sera salutaire si le malade écoute cet avertissement. C'est dans ce sens qu'on peut parler de services rendus à l'homme par la souffrance. Elle l'avertit des*

erreurs qu'il commet, des dangers qui le menacent. Elle le guide à travers des principes dont il ne comprend pas toujours la raison mais dont la violation lui apparaît tout à coup comme néfaste lorsqu'elle m'immobilise sur un lit de maladie. Elle le contraint à suspendre ses activités habituelles et lui procure, par la force des choses, le temps et l'occasion de réfléchir ». (2).

Il est bon qu'il en soit ainsi. Remarquons que lorsque nous nous conduisons mal et que nous n'en voyons pas les conséquences, nous avons tendance à croire à une impunité miraculeuse dont nous serions favorisés et nous sommes enclins à en abuser avec désinvolture. Si les effets de nos actes répréhensifs tardent à se faire sentir, cela ne signifie pas qu'ils ne se manifesteront pas, au contraire. La note sera d'autant plus lourde à payer qu'elle comprendra une longue récapitulation d'erreurs et de transgressions. Nos souffrances ne sont nullement cependant une menace que Dieu brandit pour nous maintenir dans le respect de ses lois, mais un moyen dont Il se sert pour nous remettre dans le droit chemin, afin qu'elles soient calmées.

Nous frôlons ici de près une conception courant qu'il nous est impossible de partager : croire que nos souffrances expient nos fautes. *C'est un christianisme déformé qui a introduit cette idée, issue en réalité du paganisme.* Ce n'est pas parce qu'une personne aura beaucoup souffert que ses péchés lui seront pardonnés. L'Écriture Sainte enseigne que la seule expiation valable est offerte par Christ et non par l'homme. Par ses souffrances et par sa mort, Jésus-Christ a effacé la culpabilité de nos fautes mais non leurs conséquences. L'homme oublie avec une facilité déconcertante ; si Dieu effaçait les conséquences de ses fautes en lui pardonnant, il aurait tôt fait de retomber dans les mêmes erreurs.

C'est d'ailleurs parce que nous sommes rebelles et oublieux que Dieu est « contraint » de nous faire passer plusieurs fois par les mêmes épreuves jusqu'à ce que nous ayons vraiment compris la leçon qu'il veut nous enseigner pour notre bien.

Heureusement, Dieu est un Dieu d'amour et non un comptable inexorable et cruel qui exigerait « peau pour peau ». Les dieux païens, imaginés par les hommes, imposent de cruels sacrifices à leurs adorateurs. Mais le Seigneur, au contraire, souffre avec ses créatures. Il nous aide à porter nos douleurs quand elles sont inévitables. Il a accepté de lier son sort à celui de l'humanité par son Fils, *donné* aux hommes, Jésus-Christ. C'est Émmanuel, dieu avec nous et non pas seulement au-dessus de nous. Il ne reste pas insensible et lointain, face à nos douleurs, mais il est présent et agissant à chaque instant de notre vie, si nous lui accordons notre confiance.

LA VALLÉE DES LARMES

Notre vie ressemble à un voyage qui ne se déroule pas au rythme affolant d'un T.G.V. ou d'un avion supersonique, mais au rythme des jours dont personne ne peut précipiter ou ralentir le cours. Tour à tour, nous traversons des paysages riants, au cœur d'une nature généreuse ou, au contraire, des contrées arides ou désolées. Si nous avons confié à Dieu notre sort, c'est Lui qui décidera de l'alternance des jours ensoleillés et des jours sombres et nous pouvons être certains que son but suprême sera de nous faire monter peu à peu vers les sommets.

Les jeunes aiment accompagner à la guitare ce chant beau et simple :
Je veux monter sur la montagne
C'est là que l'on rencontre Dieu
C'est là que la joie nous inonde
Et c'est là que l'on est heureux.

Mais ont-ils vraiment compris tout ce qu'implique cette ascension que nous ne pouvons mener à notre gré ? Pour y parvenir, notre guide nous fera emprunter des sentiers abrupts où seront éprouvés notre endurance, notre renoncement aux choses vaines. Ce cheminement passera presque inévitablement par une vallée que nous préférerions éviter ; la vallée de Bacca, vallée des larmes ou de l'amertume.

Le missionnaire Hudson Taylor écrivit : « Parlant un jour à mes étudiants, je leur demandai quelle était la vallée la plus longue, la plus large et la plus peuplée du monde. Et tous commencèrent à appeler à leur aide toutes leurs connaissances géographiques pour me répondre. Ce n'était pas la vallée du Yang-Tse, celle du Congo ou du Mississipi. Non. C'est la vallée des larmes, celle que la Bible appelle la vallée de Bacca qui les dépasse toute*. Depuis six mille ans, elle a été foulée par des multitudes innombrables. Il est bien rare qu'un être humain n'y passe une fois ou l'autre. Mais pour nous, la souffrance importe moins que son fruit. Qu'en avons-nous fait pour nous-même et pour les autres de cette longue et ténébreuse vallée ? Quelle est notre attitude en la traversant ? Désirons-nous surtout le plus court chemin pour en sortir ? Ou cherchons-nous selon la promesse divine, à la transformer en un lieu plein de sources pour la bénédiction des autres et pour la gloire de Dieu ? L'homme dont la force est en Dieu a appris la valeur de la vallée des larmes et sait que ces endroits arides et désolés donnent des sources après lesquelles, dans le monde entier, soupirent les cœurs (3) ».

Cet homme de foi avait expérimenté pour lui-même ce merveilleux passage du Psaume 84 :

*« Heureux ceux qui placent en toi leur appui
Ils trouveront dans leur cœur des chemins tout tracés.
Lorsqu'ils traversent la vallée de Bacca,
Ils la transforment en un lieu plein de sources,
Et la pluie la couvre aussi de bénédictions ».*

Aussi fort que paraisse un être humain, il cherche toujours quelque part un appui : le cadre où il vit, sa famille, ses amis, sa profession, ses collègues de travail, ceux qui pensent comme lui dans un parti politique ou dans un groupe philosophique ou religieux, etc.

Le besoin et la nature de l'appui auquel nous recourons varient suivant l'âge et les circonstances de la vie. C'est pourquoi de nombreuses réalisations sur le plan social s'efforcent d'aménager un cadre plaisant aux enfants, aux personnes âgées, aux handicapés. Et cependant les appuis ainsi offerts sont souvent superficiels et décevants. Il n'en est qu'un qui ne nous manque jamais, si on a appris à le rechercher, c'est celui que Dieu Lui-même nous offre.

On est étonné et peiné de constater que l'homme hésite et même répugne à y recourir, quelque parfait et constant que soit cet appui. Les chrétiens eux-mêmes, face à certaines épreuves, sont désemparés et cherchent ailleurs un secours plus visible, plus immédiat, mais combien plus aléatoire. Au lieu d'aller humblement se placer sous la protection de Dieu, ils essaient de résoudre leurs difficultés par des solutions humaines, momentanées et insuffisantes qui, la plupart du temps, n'apportent qu'une aggravation aux problèmes en

suspens. Seuls ceux qui auront appris à se reposer sur le Seigneur, à placer en lui leur appui trouveront dans leur cœur des chemins tout tracés.

Certains s'étonnent, après avoir conclu une alliance avec Dieu, de voir encore leur cheminement les conduire en des régions désertes ou hostiles. Eux aussi doivent traverser la vallée de Bacca. Pourquoi en serait-ils dispensé puisque c'est là qu'ils trouveront des sources cachées à l'eau abondante et pure, les sources profondes de l'être et de la vie que sont la soumission à la volonté de Dieu et la confiance en Sa direction, quoiqu'il arrive ?

Dans son merveilleux commentaire sur le Psaume 23, Philipp Keller écrit : « Souvent, nous prions ou chantons des cantiques demandant à Dieu de pouvoir aider notre prochain. Instinctivement, nous désirons être des canaux de bénédiction pour les autres. En fait, comme l'eau ne peut couler que par un fossé, un canal ou une vallée, de même pour le chrétien, la vie de Dieu ne peut couler en bénédiction que par les vallées qu'auront creusées ans nos vies de douloureuses expériences ». (4).

Nous vivons une époque où des centaines d'hommes et de femmes qui n'affichent aucune foi chrétienne se sacrifient pour aller au loin, dans des pays ravagés par la sécheresse, la famille, la guerre, pour aider les habitants à survivre. Il existe donc bien cet instinct de solidarité entre les hommes... au milieu de beaucoup d'égoïsme, il est vrai !

Mais le croyant a reçu une mission beaucoup plus vaste et plus noble que celle qui se borne à nourrir et soigner les déshérités – ce qui demeure pourtant une tâche recommandée par l'Évangile – Il doit montrer à ses semblables le chemin du salut et de la vie éternelle et leur apprendre à connaître Celui qui peut les leur accorder. Aucune œuvre dans ce monde ne se compare à celle-là.

Ainsi, une des joies les plus pures que nous puissions éprouver ici-bas est de savoir que nous avons pu aider quelqu'un dans la peine à reprendre courage, à se relever pour continuer la course. C'est à cela que Dieu nous destine et la souffrance fait partie de notre formation dans ce sens. C'est ainsi que la pluie d'en-haut couvre de bénédictions la vallée de Bacca : Lorsque nos souffrances nous ont rendus aptes à comprendre ceux qui souffrent, à leur apporter, de la part de Dieu, consolation et espérance.

L'auteur cité plus haut écrivait : « Qui pourra le mieux consoler l'âme en deuil que celui qui aura perdu un être cher ? Qui aura le meilleur ministère auprès du cœur brisé que celui qui aura eu lui-même le cœur brisé ? »

« Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toutes consolations, qui nous console dans toutes nos afflictions, afin que par la consolation dont nous sommes l'objet de la part de Dieu, nous puissions consoler ceux qui se trouvent dans quelque affliction ! » (5).

C'est donc bien pour pouvoir à notre tour consoler les autres que nous passons par l'épreuve et sommes consolés par le Seigneur. Cependant, il ne nous demande pas de **DEMEURER** à toujours dans cette vallée des Larmes ; Le Psaume 84 parle d'une **TRAVERSÉE**, plus ou moins longue sans doute, suivant notre réticence et notre lenteur à en comprendre l'utilité. Il y a donc une espérance dans les situations les plus douloureuses, car Dieu est vivant et Il agit. C'est Lui qui surveille le feu de l'épreuve et sa Parole nous assure qu'Il « sait délivrer de l'épreuve les hommes pieux ».

« En tous temps, Dieu a fait passer son peuple par la fournaise de l'affliction. C'est sous l'ardeur de cette fournaise que la gangue se sépare de l'or dans le caractère du chrétien. Jésus, qui surveille l'opération, sait à quel degré le métal doit être chauffé pour arriver à réfléchir l'éclat de son amour. C'est par des épreuves pénibles mais révélatrices que Dieu discipline ses serviteurs.

Ceux qui ont des dons propres à servir à l'avancement de sa cause, sont placés dans des situations qui leur découvrent des défauts et des faiblesses ignorés et leur donnent l'occasion de se corriger et d'apprendre à se confier en Dieu, leur seul secours, leur seule sauvegarde. Alors, son but est atteint. Instruits, façonnés, disciplinés, ils sont préparés, quand l'heure sonne, à remplir, avec l'aide des anges, la mission magnifique à laquelle ils sont destinés sur la terre. » (6)

Un poète français, a écrit : « Nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert ». Comme l'expliquent si bien les lignes que nous venons de lire, notre réaction devant la souffrance constitue un test de notre véritable caractère. Si nous accordons à notre peine une attention exagérée, si nous nous apitoyons complaisamment sur nous-mêmes et cherchons à contraindre les autres à faire la même alors, nous nous enfonçons dans l'égoïsme et les difficultés deviendront de plus en plus grandes à nos yeux. Si, au contraire, nous savons nous contraindre à regarder autour de nous, à projeter notre effort et notre action vers les autres, en un mot, si nous renonçons à nous-mêmes, alors la souffrance portera le fruit désiré.

D'OÙ VIENT LE MAL ?

Il arrive souvent que la souffrance en nous et autour de nous nous bouleverse, nous émeuve, nous révolte ou nous désespère. Nous nous posons mille questions à son sujet et nous extériorisons notre perplexité par des « *pourquoi ?* » plus ou moins agressifs. Ces questions restent sans réponse et le resteront toujours si nous ne nous penchons pas sur le seul livre contenant la clé de tous nos problèmes : la Parole révélée de notre créateur, la lumière qu'Il nous envoie pour nous éclairer et pour nous sauver. En la lisant, nous comprendrons que nous sommes mêlés, avec Lui, à un drame millénaire dont nous sommes à la fois les spectateurs et les acteurs.

Depuis que le mal a pris pied sur notre planète, chaque être humain a plus ou moins souffert de ses conséquences. La désobéissance initiale de nos premiers parents a été la source d'un fleuve qui est allé en s'élargissant au long des siècles et a charrié dans son cours d'innombrables misères, désespoirs, douleurs de toutes sortes et il en est peu qui ont échappé à ces cruels tourbillons. Au point où nous sommes parvenus de l'histoire de l'humanité, ce fleuve ne va pas tarir comme certains le pensent. Bien au contraire, il se trouve grossi de toutes les violences, les hâtes, les revendications, les injustices, les persécutions, les exterminations qui ont souillé et souillent encore la face du monde. C'est un leurre d'imaginer que l'humanité va se ressaisir, devenir raisonnable, instaurer un âge d'or sous la pulsion d'un chef ou d'une institution qui réorganiserait le monde. Bien des essais seront tentés dans ce sens. Mais nous savons par l'Écriture Sainte qu'ils n'aboutiront pas, car le mal trouve dans le cœur de l'homme un terrain d'élection ; il y prolifère, s'y répercute, s'y multiplie à l'infini.

L'origine du mal reste un mystère, mais le Créateur a soulevé le voile suffisamment pour que, devant cette énigme, nous continuions à Lui faire confiance. Il suffit de croire ce qu'Il nous dit, l'esprit débarrassé de préjugés, d'idées préconçues.

On comprend que le mal échappe à tout contrôle de l'esprit logique car si on parvenait à l'expliquer, on le justifierait du même coup, il serait pas la même inséré dans la trame normale de notre pensée.

Si nous admettons l'origine de l'humanité par la Création et non par l'évolution, il devient facile de comprendre que l'Être Suprême qui l'a créée ait soumis l'homme à une épreuve lui permettant de concilier deux notions fondamentales de la pensée humaine : obéissance et liberté. Alors, le déroulement des faits devient admirablement logique et cohérent. Le Créateur décide de peupler la terre ; Il est puissant, sage et bon et ne peut admettre sur cette terre que des être eux-mêmes sages et bons. Mais son œuvre serait imparfaite s'ils l'étaient d'une manière obligatoire et automatique. Il faut que l'être humain accepte les grandes lois de la Vie, non point parce qu'il y est contraint, mais parce qu'il en reconnaît la perfection absolue.

Le Créateur va le soumettre à une épreuve qui lui permettra de choisir en connaissance de cause, soit l'obéissance, soit la révolte. Si l'homme donne à dieu la priorité absolue, tout ira bien. Si, au contraire, il se préfère à Dieu, s'il pense à lui d'abord, c'est-à-dire s'il est égoïste, il ne réussira pas l'épreuve nécessaire et tout en sachant ce qui est bien, il commettra le mal et introduira dans le monde le désordre, la souffrance et la ruine.

Dieu crée un homme et une femme et les place dans un jardin merveilleux ; il leur en donne les fruits pour nourriture, sauf une exception toutefois. Ils ne doivent pas manger le fruit d'un certain arbre qui cependant n'est pas mauvais par nature, la création divine ne présentant aucune imperfection.

Le risque pris par Dieu est énorme : par amour, Il a créé des êtres intelligents, susceptibles d'individualité, de libre-arbitre et de pensée personnelle et créatrice. Il a voulu contracter avec l'homme une alliance d'amour, tout en sachant que celui-ci restera libre de se retirer, de briser l'alliance et de se servir de la puissance qui lui avait été donnée, non pour faire le bien, mais pour faire le mal.

Dieu a offert à tout homme de faire avec Lui une expérience aussi individuelle, aussi profonde et complète que s'il était la seule créature de l'univers. Mais la confiance de l'homme en la promesse de son créateur a failli. Il n'a pas compris le sens profond de sa responsabilité et ses relations avec dieu seront désormais mêlées de crainte.

L'épreuve aurait certainement cessé dès que l'homme aurait démontré sa fidélité joyeuse aux ordres du Créateur, mais nos premiers parents ont succombé et désobéi. Il en est résulté la souffrance et la mort contre lesquelles l'homme ne peut rien par lui-même. Il va donc être obligé, pour les surmonter, d'avoir recours à une puissance supérieure à la sienne.

Ayant goûté au mal et y trouvant, malgré les sentiments de culpabilité qui s'emparent de lui, un certain attrait, il va désormais se sentir partagé entre le bien et le mal, ce qui explique les luttes constantes qu'il devra soutenir jusqu'à ce que le bien l'emporte ou que le mal, hélas, se révèle plus fort que le bien. Cette chute entraîne de graves et lointaines conséquences. L'homme ayant une fois désobéi à Dieu, ne se conduira plus selon Sa volonté

et peu à peu, il supporte les conséquences de cette désobéissance constante. Son corps s'use, sa pensée s'affaiblit, le travail devient fatigant, les infirmités l'atteignent, puis c'est la mort conformément à ce que Dieu avait annoncé.

Toutefois, il est réconfortant de savoir que ce n'est pas l'homme qui a inventé le mal, qu'il n'est pas le premier dans l'ordre de l'Univers à avoir désobéi à son Créateur. Comme l'indique le récit biblique qui nous donne le résumé de ce drame, Ève, la première femme a été poussée à désobéir par un être puissant et rusé, le serpent ancien, le diable ou Satan.

Or, la bible nous donne des précisions sur cet être mystérieux et éclaire d'un jour remarquablement précis le drame qui s'est produit dans l'habitation même de Dieu avant que notre terre fût peuplée. Donc, le mal est antérieur à la Création, mais ayant un commencement, il n'est pas éternel. Ce n'est pas, comme le croient certaines personnes, un principe qui se trouve éternellement en dualité avec celui du Bien, la victoire se trouvant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Il est donc possible de prévoir que l'homme en sera un jour délivré.

Satan, la première de toutes les créatures la plus belle, s'est révolté contre Dieu parce qu'il voulait prendre la place de Dieu, substituer son propre gouvernement à celui du Créateur. Telle est l'origine du mal. Nous y reviendrons un peu plus loin.

« JE NE FAIS PAS LE BIEN QUE JE VEUX »

Celui qui réfléchit aux choses de la vie est contraint de constater que les épreuves – comme les talents – sont répartis aux uns et aux autres d'une manière différente, selon une sagesse divine qui nous échappe.

Dans la Parole de Dieu elle-même, nous trouvons des sorts tellement différents réservés aux hommes qui, au cours des siècles, furent fidèles à leur Dieu et Sauveur. Pour les uns, c'était la richesse, l'opulence et même le trône parfois, pour d'autres une vie humble et pauvre. Nous devons savoir que nous sommes dans la main de Dieu, aussi bien dans une chaumière que dans un palais, que sont action et son amour dans notre vie sont aussi agissants dans l'une ou l'autre de ces situations. David demandait à Dieu « ni pauvreté ni richesse ». Il était sage, car si l'extrême dénuement peut conduire à l'envie et à la révolte, l'abondance de biens éloigne souvent de Dieu et peut même amènera la perte.

Les bénédictions de Dieu ne se mesurent pas seulement en biens matériels, ce sont aussi : de bons parents, des amis fidèles, un foyer heureux, une bonne santé, un travail passionnant, etc.

Dieu accorde certainement à chacun de nous, suivant notre hérédité, notre tempérament les conditions les meilleurs pour que nous comprenions et acceptions son appel, mais comme il nous laisse le libre arbitre, c'est nous qui faussons souvent les plans de Dieu et choisissons un chemin de traverse qui nous exposera à beaucoup de difficultés et de souffrances ; Malgré cela, si nous Le recherchons, si nous demandons Son aide, Il ne nous abandonne pas et redresse les situations les plus désespérées. Nous pouvons être assurés qu'en toute chose, Il recherche notre salut, notre bien éternel. Il nous en donne l'assurance dans Sa Parole ; il suffit que nous Le connaissions et Lui fassions confiance.

En jetant un regard sur les expériences personnelles que nous avons vécues, nous devons constater que dieu seul nous aime assez pour nous voir souffrir sans intervenir pour faire cesser cette souffrance. Ceux auxquels nous sommes chers, nos parents, nos amis, n'ont qu'un désir : que la cause de notre souffrance disparaisse au plus vite. Mais Notre Père céleste, dont l'amour ne saurait être mis en doute, voit les choses autrement. Quand il sait que le mal dont nous souffrons – moral ou physique – contribuera finalement à notre bien immédiat ou éternel, il laisse la souffrance faire son œuvre. Il sait que nous deviendrons ensuite entre ses mains des instruments dont Il pourra se servir pour accomplir ses desseins.

Ne sommes-nous pas tentés parfois de reprendre à note compte cette interpellation de l'homme de la rue : « Qu'ai-je fait au Bon Dieu pour que cela m'arrive ? » et de dire : « Qu'ai-je donc fait pour souffrir de telle sorte ? ». Tous ceux qui raisonnent ainsi se sont généralement très peu préoccupés de Dieu quand tout allait bien et n'ont pas songé à Lui, être reconnaissants pour les privilèges dont ils jouissaient. Mais, soudain, ils se souviennent de Lui pour le rendre responsable des malheurs, des ennuis qui viennent assombrir leur vie. Attitude très humaine, certes, puisqu'elle fut déjà celle d'Adam, après la chute, en Eden, mais attitude injuste envers le Dieu qui nous aime et qui sauve.

Si nous cherchions plutôt à « compter les bienfaits de Dieu », à répertorier tous les avantages dont Il nous a dotés sans que nous le méritions, nous pourrions mieux porter notre attention vers les souffrances d'autrui et serions les premiers à en éprouver un mieux-être bénéfique pour notre corps comme pour notre esprit. Cela attendrirait notre cœur et nous dégagerait de la gangue de ce monstrueux égoïsme dont parle Frommel : « *Une affection excessive, désordonnée par laquelle l'individu se chérit lui-même par-dessus les autres, se préfère aux autres, sacrifie les autres à soi et fait de sa vie propre le but, le centre de celle d'autrui* ».

Il arrive qu'après avoir fait preuve de dévouement, nous être sacrifiés pour autrui, avoir partagé la peine des autres, nous nous sentions à nouveau aspirés dans cette spirale de l'égoïsme. C'est une souffrance intime et souvent inavouée que de constater que nous restons bien en deçà de l'idéal que nous nous étions fixés.

Que de fois, n'avons-nous pas murmuré : « si j'avais su... », « Si c'était à recommencer... ». Mais nous ne pouvons plus revenir en arrière et rien ne peut effacer nos regrets, sur le plan humain.

J'aime beaucoup une reproduction de tableau où l'on voit Jésus de dos – même ainsi, il est bien reconnaissable ! – s'avançant d'un pas rapide sur un chemin de campagne. Le mouvement de son corps et de sa robe montre qu'il ne s'agit nullement d'une lente promenade mais d'une marche énergique et décidée. Il ne porte aucun fardeau, il est vêtu le plus simplement possible et ses pieds nus laissent une empreinte sur le sable du chemin. Celle-ci semble nous inviter à Le suivre tant que les traces sont encore visibles. C'est en effet le premier élan du cœur à la vue de ce tableau : « Maître, je veux aller avec toi jusqu'au bout du chemin, jusqu'où tu voudras ! ». Que de fois n'avons-nous pas formulé, prié, chanté cette promesse ! Comme les Israélites au pied du Sinaï, nous disons : « Nous ferons tout ce que tu ordonnes ». Puis, nous dévions lamentablement du chemin, cherchant à reprendre en main la direction de notre vie.

Nous sommes alors exposés à bien des souffrances que le Seigneur voulait nous éviter. Il ne s'agit pas simplement de fautes précises et ponctuelles, bien marquées dans notre

souvenir, mais de tout un comportement que nous voudrions désintéressé et généreux, mais qui retombe dans les ornières de notre vieille nature égoïste.

Il nous faut accumuler bien des échecs avant de comprendre qu'il n'existe aucune méthode humaine pour nous sortir d'une telle situation. L'apôtre Paul le savait déjà puisqu'il écrit : « Je sais qu'en moi, c'est-à-dire dans ma chair, il n'y a rien de bon » (7). C'est lui encore qui nous entraîne au cœur du dilemme : « Je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas ». S'il en était ainsi pour el grand apôtre, penseront certains, comment puis-je faire mieux, moi qui n'ai pas eu le privilège des révélations qu'il a connues ? Sachons-le cela n'atténue pas notre responsabilité.

En cet état attristant, nous avons une suprême consolation, c'est que Dieu s'occupe de nous. Il nous éclaire sur nos déficiences, sur notre véritable état parce qu'Il veut nous aider à nous repentir et à les vaincre. Il veut nous apprendre à ne plus compter sur nos forces pour livrer victorieusement cette bataille. Si nous nous avançons au-devant de l'Ennemi de nos âmes, comptant sur nous-mêmes nous rions de défaite en défaite. Notre seule ressource et le grand secret de la victoire est de nous tenir très près du grand Vainqueur, Jésus-Christ, cachés en Lui, et c'est Lui qui combattra pour nous. Il nous modèlera, Il nous imprégnera de ses propres pensées et de ses sentiments. Alors, nous serons réellement vainqueurs, mais uniquement par Lui.

Il importe aussi que nous délaissions un raisonnement fréquent chez les chrétiens qui ne sont pas eux-mêmes atteints – momentanément – par la souffrance : « si un tel souffre, c'est qu'il s'est rendu coupable de bien es fautes. Quant à moi, si je suis épargné, n'est-ce pas parce que Dieu me bénit particulièrement, moi qui n'ai pas commis les mêmes péchés ? » Cela ne témoigne pas en faveur de celui qui parle ainsi ; c'est tout simplement qu'il n'a pas encore compris ce qu'est le péché et qu'il lui reste beaucoup de chemin à parcourir dans la vie spirituelle. Si quelqu'un n'est pas convaincu, qu'il examine la vie de Jésus, notre exemple, l'homme de douleur qui, Lui, j'a jamais péché.

Cette théorie – fausse – a profondément blessé des cœurs au moment où ils auraient eu besoin d'être consolés et encouragés.

Nous ne devrions jamais juger de la sincérité de la vie spirituelle de quelqu'un en mesurant la dose de souffrance qui lui est départie. Mais ce que nous pouvons dire, sans risquer de nous tromper, c'est que tout enfant de Dieu doit, un jour ou l'autre, passer par ce chemin pour devenir plus aimant, plus sensible, plus compatissant, en un mot moins égoïste.

LA SOUFFRANCE PHYSIQUE

Quelqu'un a dit que notre monde est un vaste hôpital. Il se produit aujourd'hui un courant d'opinion qui cherche à comprendre les causes réelles de la maladie, de l'infirmité, de tout ce qui atteint notre corps et à parvenir à la guérison par des moyens naturels. Cela nous rapproche du plan de Dieu à notre égard.

Il est une pensée peu commune, même parmi les chrétiens, c'est que Dieu requiert de nous une observance des lois naturelles aussi stricte que celle de la loi morale. Ce qui souille le corps souille aussi l'âme et l'esprit, la science l'a prouvé et une simple observation

perspicace et avertie le constate. Écoutons le docteur Paul Carton qui a beaucoup apporté dans ce domaine :

« En médecine, les souffrances des symptômes et l'échéance de la maladie sont là pour éclairer sur les fautes de régime et d'hygiène, pour contraindre à la purification organique, à la réflexion mentale, à la recherche et à la pratique de la vie pure et saine ».

« Du jour où un malade consent à renoncer à la nourriture trop toxique et trop surexcitante, à devenir sobre, modéré en tout, à se replacer dans le cadre naturel destiné à l'homme par la Providence, à économiser ses forces en modérant ses désirs et en cessant ses gaspillages, aussitôt tout change. Les notions d'ordre, de discipline, de sagesse et de sacrifice pénètrent dans son caractère. Son esprit se purifie en même temps que son corps. Il en ressent un soulagement qui l'enthousiasme, une résistance physique qui décuple son activité, un entrain moral qui grandit sa conviction, un désir de vie claire et saine qui le rénove. Toute maladie curable disparaît ainsi rapidement, rien que par la transformation du terrain individuel, car toutes les maladies prennent leur origine dans le mauvais état général chez des gens qui n'ont pas su ou voulu choisir, renoncer et progresser » (8) « Bienheureux ceux qui souffrent » par P. CARTON).

Fénelon disait déjà : *« C'est une honte pour les hommes qu'ils aient tant de maladies, car les bonnes mœurs produisent la santé. Leur intempérance change en poisons mortels les aliments destinés à conserver la vie. Les plaisirs pris sans modération abrègent plus les jours des hommes que les remèdes ne peuvent les prolonger. Les pauvres sont moins souvent malades faute de nourriture que les riches qui le deviennent pour en prendre trop. Les aliments qui flattent trop le goût et font manger au-delà du besoin empoisonnent au lieu de nourrir. Les remèdes eux-mêmes sont de véritables maux qui usent la nature et dont il ne faut se servir que dans les pressants besoins. Le grand remède qui est toujours innocent et d'un usage utile, c'est la sobriété, la tempérance dans tous les plaisirs, c'est la tranquillité de l'esprit, c'est l'exercice du corps. »*

Ces quelques citations font entrevoir quelle grande part nous avons souvent dans nos souffrances physiques. Ce sujet mérite une étude très approfondie à laquelle on se livrera en consultant des ouvrages spécialisés, de plus en plus nombreux de nos jours.

Il se peut que nous souffrions physiquement sans en être directement coupable ou que nous supportions les erreurs du passé. N'oublions pas alors qu'il est un médecin puissant auquel nous pouvons toujours nous adresser : c'est Jésus-Christ.

Au cours de son ministère terrestre, Jésus s'est souvent penché sur les malades ; c'était une part importante de son ministère. Partout où il passait, les malades étaient guéris, qu'ils soient ou non responsables de leurs maladies. Nous en trouvons la preuve dans l'assurance qu'Il donnait tout d'abord aux malades du pardon de leurs péchés, ceux-ci constituant pour eux un lourd fardeau d'angoisse.

Au paralytique qui a abordé Jésus, porté par ses amis, au travers d'un toi, Il dit : *« Prend courage mon enfant, tes péchés te sont pardonnés »*. Ce moribond avait auparavant cherché du secours auprès de rabbins, mais ceux-ci s'étaient cantonnés dans une attitude méprisante, lui déclarant que son mal n'était que la manifestation de la colère de Dieu. Que de fois, les hommes, eux-mêmes faibles et pécheurs, n'ont-ils pas une telle attitude vis-à-vis de ceux que frappent la souffrance ! Mais là où l'homme condamne, Jésus sauve ; là où l'homme reste dur et sévère, Jésus se révèle plein de miséricorde, de compassion et de bonté.

« Jésus possède aujourd'hui le même pouvoir de donner la vie qu'au jour où sur la terre, il guérissait les malades et promettait le pardon aux pécheurs ». « C'est lui qui pardonne toutes tes iniquités, qui guérit toutes tes infirmités ». (9).

Le remède véritable de toute maladie du corps et de l'âme, c'est le regard de la foi vers le Sauveur, comme les Israélites au désert étaient guéris des morsures de serpents brûlants s'ils regardaient au serpent d'airain dressé sur une perche. Même si Jésus n'accomplit pas un miracle immédiat à la suite de la prière, Il agit toujours, lentement peut-être, mais en vue de la guérison. Je me dois de l'attester ici, en ayant fait personnellement l'expérience, à plusieurs reprises, avec joie et reconnaissance.

Il se peut toutefois que la volonté de Dieu ne soit pas de nous conduire vers la guérison. *« Est-on malade au point de ressentir de sérieuses inquiétudes ? Il faut accepter la pensée que l'on peut mourir. Il est bon, en effet, de se souvenir de la fragilité humaine et de considérer que la vie présente est un lieu de passage et le corps un vêtement de travail. On est incité ainsi à mieux employer son temps à envisager le sérieux de l'existence et la juste valeur des biens d'ici-bas. » (10).*

Dans son livre l'Art de vivre, Maurice Tièche a consacré un chapitre à l'art de mourir dans lequel il dénonce les conceptions erronées qui ont cours au sujet de la mort, conceptions découlant toutes du mensonge initial de Satan à nos premiers parents. La mort n'est pas un changement d'état, un passage dans une sphère différente, enfer, purgatoire ou paradis. La Parole de Dieu n'enseigne ni l'anéantissement total et définitif, ni la survivance de l'âme, ni la réincarnation en plusieurs vies successives.

« Mourir, dit Maurice Tièche, c'est donc payer une dette ; c'est être obligé de reconnaître que le chemin qu'on a suivi, les pensées qu'on a nourries, l'égoïsme qu'on a cultivé menaient fatalement à la destruction. Mais ce n'est pas renoncer à la vie, capituler, plonger dans le néant éternel. Mourir, pour l'Évangile, c'est s'endormir d'un sommeil si profond qu'on ne peut en être tiré que par la voix du Christ, lors de sa seconde venue. À une condition toutefois, cette voix seuls ceux qui la connaissent l'entendront. Elle ne réveillera que ceux qui ont mis toute leur confiance en celui qui a dit à Marie la sœur du ressuscité : « Je suis la résurrection et la vie ». »

« L'art de mourir, c'est donc encore l'art de vivre, mais de vivre avec la pensée de l'éternité. C'est l'art de diriger sa vie de telle sorte que tout ne prenne pas fin avec le dernier battement du cœur. C'est confier, après une longue lutte, au Dieu des vivants, une existence que l'on dépose tranquillement entre ses mains en attendant qu'il la rende pour toujours. C'est monter sans cesse, jusqu'au moment de fermer les yeux, vers les sommets du devoir et de l'amour. C'est se rendre digne de vivre dans un monde nouveau où tout sera juste et bon parce que le mal n'y entrera plus. »

SI L'ON FAIT CES CHOSES AU BOIS VERT...

Jésus n'a jamais promis à ceux qui le suivraient une vie facile, exempte de difficultés, bien au contraire. Il a su ce que c'était de vivre dans un monde dont Satan est le prince et nous a mis en garde.

« Vous aurez des tribulations dans le monde ; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde. » (11).

Alors qu'il portait sa croix sur le chemin de Golgotha, le Christ dit aux filles de Jérusalem qui pleuraient sur Lui : « *Si l'on fait ces choses au bois vert, qu'arrivera-t-il au bois sec ?* ». (11).

Jésus a connu de constants et terribles combats avec l'Ennemi qui voulait sans cesse faire échouer sa mission, détruire pour l'homme toute possibilité de salut. Il va de soi que ceux qui se mettront au bénéfice de sa victoire, qui se rallieront à sa cause, voudront vivre son enseignement et faire partie de son royaume seront, eux aussi, attaqués et combattus par le même ennemi.

Dans l'Ancien Testament, notamment dans les Psaumes, David avait déjà mis maintes fois en évidence ce qui apparaît aux yeux de beaucoup comme un énigme ; le juste souffre et le méchant semble heureux et prospère.

L'église primitive a été, sitôt le départ de Jésus, harcelée par l'ennemi, ce qui faisait dire à Paul que « *c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu* » (12) et que « *tous ceux qui vivront pieusement en Jésus-Christ seront persécutés.* » (13).

Le christianisme n'est pas une assurance « *anti-malheur* » ou « *anti-douleur* ». C'est dans la situation normale de tout être humain que les chrétiens doivent choisir et servir Jésus-Christ. Il serait trop facile de n'être ses disciples que pour se voir épargner toutes les épreuves. Bien des hommes, alors, le suivraient par intérêt et non par amour.

« Notre Maître fut un homme de douleur habitué à la souffrance. Or ce sont ceux qui souffriront avec Lui qui règneront avec Lui. Lorsque le Seigneur apparut à Saul de Tarse sur le chemin de Damas, pour déterminer sa conversion, Il ne se proposait pas de lui montrer les jouissances qu'il avait en réserve pour lui, mais bien tout ce qu'il serait appelé à souffrir pour son nom.

« La souffrance a été l'apanage du peuple de Dieu depuis le jour du martyr d'Abel. Les patriarches ont été appelés à souffrir pour leur fidélité à Dieu et leur attachement à ses commandements ; Le grand chef de l'église a souffert pour nous. Ses premiers apôtres et la primitive église ont souffert, des millions de martyrs ont souffert et les réformateurs ont souffert ; Or, pourquoi, nous qui possédons la bienheureuse espérance de l'immortalité que nous réaliserons lors du prochain retour du Seigneur, reculerions-nous devant une vie de souffrance ? S'il était possible d'accéder à l'arbre de vie qui est au milieu du Paradis de Dieu sans passer par la souffrance nous ne jouirions pas d'une si riche récompense pour laquelle nous n'aurions pas souffert. La gloire nous éblouirait. Nous serions confus en présence de ceux qui auraient combattu le bon combat, couru avec persévérance dans la lice et qui se seraient emparés de la vie éternelle. Mais ceux-là seuls y auront une place qui auront, comme Moïse, préféré être affligés avec le peuple de Dieu. » (14).

Lorsque nous marchons sur le sentier de la souffrance, nous pouvons être certains que notre Sauveur nous y a précédés et qu'il nous suffit de Le suivre, d'agir comme Lui pour être un jour triomphant avec Lui. Pour cela il nous faut une totale confiance, issue d'une communion constante avec Lui et beaucoup de miséricorde et d'amour à l'égard de nos semblables.

Nous pouvons, quand nous souffrons, nous asseoir aux pieds de notre Ami, lui confier notre peine, savoir qu'Il la comprend, qu'Il veut sécher nos larmes, mettre sur notre cœur le baume de son amour et nous guérir au-delà de tout ce que nous espérons. Ce qui est

merveilleux, c'est de penser que Jésus souffre avec nous. Il est avec nous dans ce drame aux dimensions cosmiques, avec nous dans les souffrances individuelles comme dans les souffrances collectives, dans les souffrances imméritées, comme dans celles que nous avons nous-mêmes provoquées, dans les souffrances du corps comme dans celles de l'âme. Il est avec nous dans toutes nos souffrances comme Il l'a été, avec chacun de ses enfants, au cours des siècles comme Il le sera demain et éternellement. Car Il l'a promis et Il tiendra sa promesse, si nous continuons à le rechercher, à L'aimer, à Le préférer à tout autre chose.

La sympathie de Dieu pour nous est sans limites. Il nous la confirme à chaque page de Sa Parole. Nous n'avons pas affaire à un Dieu froid, distant, mais à un Dieu plus tendre que la plus tendre des mères. Que de fois, lorsque nous sommes désemparés, fatigués, bousculés, telle une pauvre barque sur une mer agitée, Jésus vient vers nous comme Il est allé vers ses disciples en une nuit de tempête et nous dit avec tendresse : « *Rassurez-vous, c'est moi !* ». Aussi dans l'affliction sa présence est-elle ce que nous pouvons souhaiter de meilleur, rechercher avec le plus d'ardeur. Il ne nous abandonnera pas. « *J'habite dans les lieux élevés et dans la Sainteté, dit-il, mais je suis avec l'homme contrit et humilié* ». Toutes ses promesses sont vraies et Il les exécutera.

N'oublions pas que l'amour de Dieu a été déformé, falsifié, de façon à ce que l'homme considère ce Dieu lointain comme un Être implacable et exigeant. Pour dissiper cette équivoque, Dieu a employé tous les moyens même celui qui lui a coûté le plus : le don de Son fils, pour nous apprendre qu'Il est un Père infiniment compatissant, miséricordieux, lent à la colère, riche en bonté. Aussi, comme Il l'a fait pour les enfants d'Israël nous porte-t-il dans toutes nos détresses.

« *Dans toutes leurs détresses qui étaient pour lui aussi une détresse, l'ange qui est devant sa face les a sauvés* ». (15).

Dieu n'aime pas voir souffrir ses enfants, mais quand il doit permettre qu'ils passent par cette école, Il les accompagne pas à pas. Il lui est impossible, en restant juste et équitable, de favoriser ceux qui ont choisis de Le servir. Certes, Il répond à leurs prières et les bénit de mille manières, mais ne leur épargne pas la condition ordinaire de l'humanité, par plus qu'elle n'a été épargnée à Jésus. S'Il le faisait, Satan reprendrait vite les arguments développés au sujet de Job : « *Est-ce d'une manière désintéressée qu'ils craignent Dieu... Ne les as-tu pas protégés ? ... Tu as béni l'œuvre de leurs mains...* » (16).

Nombreux sont les exemples de l'Écriture où Dieu s'est manifesté d'une manière tangible à ceux qui se croyaient perdus, isolés, abandonnés de tous. Comme à Agar en fuite dans un désert inhospitalier, Il nous dit : « *Je suis le Dieu qui te voit* ». Le cœur de Dieu est touché par nos souffrances. Aussi, nous invite-t-Il à venir auprès de Lui. « *Je répands ma plainte devant Lui, je Lui raconte ma détresse* » disait David. « *Plaidons ensemble, Parle toi-même pour te justifier* » (17), répond l'Éternel. Oui, nous pouvons développer devant Lui notre plaidoirie, lui expliquer nos craintes, nos angoisses, nos chagrins, bien mieux que nous ne pourrions le faire auprès d'un être humain. Il nous accueillera. Mieux encore, Il les portera avec nous ; Il les a portés d'avance, avant que nous fussions nés. C'est un des mystères de l'amour divin que Jésus et son Père se tiennent aux côtés de l'homme qui souffre et l'aident à porter sa croix. La sympathie des êtres humains dans la souffrance nous est souvent précieuse, mais elle est impuissante à modifier quoi que ce soit à notre situation, elle se révèle capricieuse, instable, décevante ; il n'en est pas ainsi de notre Père céleste. Dieu nous avait

englobés dans son amour dès la fondation du monde et pour chacun de nous Il a donné son Fils avec tout ce que cela comporte.

« En tous temps et tous lieux, dans toutes nos douleurs et dans toutes nos afflictions, quand les perspectives paraissent sombres et l'avenir angoissant, quand nous nous sentons dénués de tout et délaissés, le Consolateur nous est envoyé en réponse à la prière faite avec foi. Les circonstances peuvent nous éloigner de tous nos amis terrestres, mais aucun événement, aucune distance ne peuvent nous séparer du Consolateur céleste. Où que nous soyons, où que nous allions, Il est toujours à notre droite pour nous soutenir et nous encourager ». (17 b).

POURQUOI JÉSUS NOUS COMPREND-IL ?

Lorsque nous sommes victimes d'une injustice sociale, professionnelle ou familiale, n'oublions pas que Dieu peut parfaitement nous comprendre puisque Lui, le premier, a été exposé à l'injustice la plus monumentale qui se soit produite dans tout l'Univers. Une de ses créatures, la plus brillante, la plus douée à tous égards, s'est révoltée contre Lui et son gouvernement a été cherché par mille ruses, à Le faire passer aux yeux des anges et de tout l'Univers pour un Être despote, arbitraire, égoïste. Et, conséquence incroyable, beaucoup le crurent et doutèrent de Dieu. Lorsque nos cœurs se serrent parce qu'on travestit nos mobiles, parce qu'on méconnaît notre véritable caractère, comprenons bien que cela n'est pas étonnant et qu'il ne s'agit que d'une pâle reproduction de l'injustice dont Dieu Lui-même a été victime.

Parce que Dieu a été méconnu, des ténèbres ont envahi la terre. Pour dissiper ces ombres lugubres, pour ramener le monde à Dieu, il fallait briser le pouvoir trompeur de Lucifer devenu Satan. Certes, Dieu n'était pas limité dans sa toute-puissance et aurait pu rétablir la situation par la force. Mais l'emploi de celle-ci n'était pas possible car elle s'oppose aux principes mêmes de son gouvernement. Dieu n'aurait pu accepter d'être entouré de créatures motivées par la crainte, il n'agrée qu'un service d'amour. Or, l'amour ne se commande pas. Il ne s'obtient pas par l'usage de la force ou de l'autorité. Seul l'amour éveille l'amour. Il fallait que fût reconnu sans aucune contrainte que le caractère de Dieu est amour. Cette révélation ne pouvait être donnée à l'homme que par un seul Être : Celui qui, ayant été de toute éternité auprès de Dieu connaissait la hauteur, la profondeur, la longueur, la largeur de son amour et était capable de le démontrer. Ainsi, Jésus est venu dissiper les ténèbres dont la jalousie de Satan avait entouré le trône de son Père afin que celui-ci soit de nouveau reconnu par les hommes comme l'unique source de vie et d'amour.

Lorsque Jésus est venu sur terre, Il a pénétré jusqu'au fond de la souffrance humaine. Nous sommes pécheurs, Il ne l'était pas. Nous sommes pervertis, corrompus par une longue hérédité de six mille ans de rébellion contre Dieu, tandis que Lui, tout en portant, par sa mère Marie, l'hérédité humaine, venait des parvis célestes où tout est pureté, désintéressement, affection ineffable. Son esprit était beaucoup plus sensible et plus réceptif que le nôtre à toute trace du mal. D'autre par, doué d'une perspicacité divine par rapport à ses interlocuteurs, Il découvrait constamment en eux les abîmes des cœurs mauvais et tortueux et cela avivait sa peine.

Dès son enfance, Jésus a connu la condition humaine la plus courante, la plus terre à terre. Alors qu'il n'était qu'un frêle nouveau-né, il n'a pas, comme beaucoup d'entre nous, été reçu dans un nid chaudement préparé. Il naquit au hasard d'un voyage, dans une étable

inconnue. Admirons au passage le mystère d'un amour qui consentit à échanger le manteau du roi de l'Univers contre les langes d'un enfant vulnérable couché sur la paille. Enfant, Il fut soumis aux lois naturelles de notre espèce. « *Ainsi donc, puisque les enfants participent au sang et à la chair, lui aussi, d'une manière semblable, y a participé* ». (18). Il était assurément pénétré de l'Esprit de Dieu dès l'âge le plus tendre, ce qui ne l'empêcha pas de connaître toutes les étapes de la croissance avec les peines, les douleurs et les efforts qui leur sont propres. « *Les parents de Jésus étaient pauvres et obligés de gagner leur vie par un travail quotidien. Il fut donc familiarisé avec la pauvreté, le renoncement, les privations. Il vécut dans une maison de campagnards et pris fidèlement et joyeusement sa part des fardeaux de la vie commune* » (19). Sa nourriture et ses vêtements étaient ceux du peuple, simples et rustiques ; comme les autres enfants, Il a connu les contacts bruyants avec ses frères. « *Ceux-ci, plus âgés que lui, s'attribuaient le droit de le commander. Ils l'accusaient de vouloir s'élever au-dessus d'eux ... Souvent, ils le menaçaient et tentaient de l'intimider, mais il passait outre, se guidant d'après la Parole de dieu* ». (20).

Il apprit de bonne heure à lire dans les rouleaux sacrés et à connaître l'histoire de son peuple, mais ce fut dans une ambiance de travail manuel ardu, d'économies, de luttes quotidiennes pour pourvoir aux besoins de sa famille. Dès son adolescence, il apprit le métier de son père terrestre et cela ne se fit pas tout seul. Nul doute qu'il y ait mis tout son cœur, toute son habilité. Par son exemple, il a montré que le travail manuel était béni par Dieu et méritait toute l'attention de ceux qui s'y consacrent. Pour qu'Il puisse comprendre les autres, il fallait qu'Il passât par les mêmes expériences que les plus déshérités d'entre eux. Il devint donc charpentier et lorsqu'il fut capable de satisfaire lui-même ses clients, Il dut faire face à leurs exigences.

D'autre part, puisque déjà à l'âge de douze ans, il avait conscience de la mission à laquelle il devait se préparer, il dut entendre bien des quolibets sur ses « *prétentions* » de la part de ses frères, des rabbins et de son entourage. Ainsi, Jésus peut comprendre ceux qui restent incompris au foyer. Lui qui éprouvait plus que nous un vif besoin de sympathie et d'affection humaines a certainement senti souvent son cœur se serrer devant l'indifférence et l'hostilité des hommes.

Le titre de fils du charpentier aurait pu lui sembler peu honorifique mais il l'a accepté avec dignité. Au milieu de ses soucis quotidiens, Il ne perdit jamais de vue la grande tâche de sa vie. Toujours, il sût préserver ses moments de communion avec son Père céleste. Il ne disait pas, comme nous le faisons : « *Je n'ai pas le temps !* » quand il s'agissait de prier ou d'étudier la Sainte Parole. « *Souvent, on aurait pu le voir, en un lieu solitaire, de bon matin, méditant, scrutant les Écritures ou en prière. Après ces heures tranquilles, Il rentrait au foyer pour reprendre ses tâches et donner l'exemple de la patience dans le travail.* » (21).

Si nous abordons les souffrances de Jésus en tant que Sauveur du monde, alors nous pénétrons au cœur d'un sujet que nous ne pourrions jamais sonder complètement. La Parole de Dieu nous dit que bien qu'Il fût Fils de Dieu, il a appris l'obéissance par les choses qu'Il a souffertes. Avant de pendant son ministère, Jésus a subi toutes les lois naturelles de la fatigue, de la faim, de la soif, mais Il les a constamment dominées par l'esprit. Ceci fut peu de chose en comparaison des souffrances qui torturaient son cœur en voyant la race qu'il était venu sauver se refuser constamment à ses appels et rejeter son salut. Bien qu'Il fût un homme viril et fort, les larmes jaillirent de ses yeux à plusieurs reprises en songeant à cette situation tragique, surtout à propos de Jérusalem, la ville sainte qui symbolisait son peuple.

La compassion infinie de Dieu envers l'homme l'a entraîné dans une situation extraordinaire, incompréhensible mais qui donne la mesure de son désir de sauver une race perdue.

« Il en est peu qui considèrent les souffrances que le péché a causées à notre Créateur. Le ciel tout entier a souffert de l'agonie du Christ, mais cette affliction n'a pas commencé et ne s'est pas terminée lors de la manifestation en chair du Sauveur. La croix est une révélation à nos sens émoussés de la douleur que le péché, dès qu'il fut conçu, a causé au cœur de Dieu. Chaque injustice, chaque acte de cruauté, chaque échec essuyé par l'humanité dans les efforts pour atteindre l'idéal humain remplit son cœur de tristesse ». (22).

C'est à la croix que l'incarnation a pris son sens le plus profond. Albert Camus a écrit : *« La nuit de Golgotha n'a autant d'importance dans l'histoire des hommes parce que, dans ces ténèbres, la divinité, abandonnant ses privilèges traditionnels, a vécu jusqu'au bout, désespoir inclus, l'angoisse de la mort. L'agonie serait légère si elle était soutenue par l'espoir éternel. Pour que Dieu soit un homme, il faut qu'il désespère »*. C'est un des aspects de la Croix. Commentant le cri de Jésus *« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »* Jean Klein écrit : *« Qui peut entendre ce cri ? Qui peut entendre ses vibrations sans que son cœur se déchire ? Et pourtant, Dieu se tait. Il y a entre le Père et le Fils une immense déchirure, un abîme qui se creuse. Et c'est précisément là, dans cette déchirure, dans cet abîme, que se situe notre salut. La grâce de Dieu n'est pas une grâce bon marché. Elle coûte ce cri du Fils auquel réponde un silence du Père que le Fils ne peut pas ne pas ressentir comme cruel. Aurons-nous assez de toute notre vie pour sonder les profondeurs de l'amour de Dieu qui s'ouvre ici, déchirant la Trinité elle-même ? » (23).*

Il y a là un mystère trop extraordinaire pour que nous le comprenions. Nous ne pouvons qu'adorer et confondre nos cœurs en reconnaissance. Nos petites souffrances, souvent mesquines, ne sont-elles pas balayées comme la paille par le vent face à une telle souffrance acceptée pour nous ? Tout cela pour moi, pour vous, créatures pleines de défauts, de péché, de misère qui passons quelques dizaines d'années sur cette terre et sommes emportés comme l'herbe séchée. Voyez quel amour le Père nous a témoigné ! Comment douter alors qu'Il nous porte un intérêt infini et fait concourir toutes choses pour nous sauver et nous avoir toujours avec Lui ?

JE SUIS TA BREBIS, SEIGNEUR...

Je suis Ta brebis, Seigneur, une brebis souvent indocile et rebelle, mais si heureuse de T'avoir pour Berger. C'est peu d'être une brebis dans ce monde avide, riche de gloire et de science ; mais cela me suffit puisque la houlette est tenue par le roi du ciel.

Dans le troupeau serré que Tu conduis, je me sens, certains jours, lasse et désespérée ; le chemin est boueux, la pluie fouette, les ronces déchirent. Et je désire alors intensément un mot de Toi, un mot unique, pour moi seule, qui me rassure et me soulage, qui apaise la soif de mon âme. Mais j'entends la voix qui console et encourage toutes les brebis, qui appelle celles qui s'égarer et, pressée mais apaisée, je reste là, parce que même sous le ciel noir et sous l'orage, j'y suis mieux que partout ailleurs.

Parce que Tu aimes Tes brebis, Tu vois d'un seul regard jeté au troupeau, celle qui a besoin d'être pansée, soignée, portée pendant l'étape. De ce regard incomparable parce qu'il est celui de l'amour, Tu devines les hésitations, les fatigues, les tentations qui nous frôlent ou nous assaillent.

Et malgré notre incurable faiblesse, Tu ne nous abandonnes pas. Tu restes le seul véritable berger qui mène son troupeau vers des eaux paisibles et de verts pâturages.

Comme il me tarde d'atteindre le but de ma course ! Mais quelle reconnaissance inonde mon cœur envers Toi qui me conduis dans ces lieux bénis et qui, le premier, pose les pas dans le chemin mauvais, écartant les dangers.

Je suis Ta brebis, Seigneur, et je T'adresse un prière : Si Tu me vois prendre un chemin de traverse, si je me trompe moi-même, croyant être sur Tes pas, alors que je m'en éloigne, ramène-moi dans ton troupeau. J'y souffrirai encore, peut-être, mais je ne désire rien d'autre que de marcher fidèlement derrière Toi dans l'unique chemin du Salut.

M.V.

COMMENT JÉSUS NOUS CONSOLE

Savoir qu'un ami est dans la peine, la misère, la maladie, la souffrance, tout abandonner chez soi : son travail, sa famille, son confort, ses habitudes, prendre la route pour rejoindre cet ami et tout partager avec lui ; dormis à ses côtés, manger à sa table, prendre sur soi ses soucis, ses dettes, l'incompréhension de l'entourage, entreprendre pour lui des démarches pénibles, le soutenir jusqu'à ce qu'il soit sorti de cette passe difficile, ne serait-ce pas là la véritable amitié ?

Ne se souviendrait-il pas toute la vie d'un tel geste ? Eh bien, c'est cela et bien plus encore que Jésus a fait pour nous.

J'aime particulièrement, dans la Parole de Dieu, l'image du bon Berger et de ses brebis. Elle répond sans doute à un besoin profond de sécurité que je trouve au fond de mon cœur qui doit exister, je le suppose, dans le cœur de tout être humain, avoué ou non. « C'est moi qui ferai paître mes brebis et c'est moi qui les ferai reposer, dit le Seigneur l'Éternel. Je chercherai celle qui était perdue, je ramènerai celle qui est malade. Mais je détruirai celles qui sont grasses et vigoureuses. Je veux les paître avec justice... vous, mes brebis, brebis de mon pâturage, vous êtes des hommes. Moi, je suis votre Dieu dit le Seigneur. » (24).

C'est effectivement l'attitude de Jésus envers chacun de nous lorsque nous souffrons. Il est le bon berger, le seul berger que nous puissions suivre en toute confiance. Tout comme le berger terrestre connaît ses brebis, une à une, ainsi le divin berger connaît tout son troupeau dispersé à travers le monde. « *Vous êtes mon troupeau, le troupeau que je fais paître nous dit le Seigneur* ».

Jésus nous connaît individuellement et il est sensible à nos infirmités. Il connaît la maison où nous vivons et le nom de chaque habitant. Chaque âme est l'objet de sa part d'une connaissance aussi complète que si elle était la seule pour laquelle le Sauveur soit mort. Son cœur est touché par les misères de chacun. Il entend tous les appels de détresse. Il est venu afin d'attirer tous les hommes à Lui... Cependant Il ne contraint personne à Le suivre. « *Je les attirerai à moi, dit-il, par les liens de la bonté, par les chaînes de l'amour.* » (25).

« Le berger précède ses brebis, s'exposant le premier aux périls de la route ; Jésus agit de même à l'égard de son peuple. Le chemin qui conduit au ciel a été consacré par l'empreinte des pieds du Sauveur... » Il a porté tous les fardeaux que nous sommes appelés à porter.

« Bien qu'Il soit monté en la présence de Dieu, et qu'Il partage le trône de l'Univers, Jésus n'a rien perdu de sa compassion. Son tendre cœur reste accessible aujourd'hui encore à tous les malheurs de l'humanité. Sa main percée reste étendue pour bénir plus abondamment les siens qui se trouvent dans le monde. « Elles ne périront jamais et personne ne les arrachera de ma main ». L'âme qui s'est donnée au Christ est plus précieuse à ses yeux que le monde entier. Pour sauver une seule âme dans son royaume, le Sauveur eût consenti à passer par l'agonie du Calvaire. Jamais Il n'abandonnera une âme pour laquelle Il est mort. À moins que ceux qui Le suivent ne préfèrent Le quitter, Il les retiendra fortement ». (26).

Dans les siècles qui nous ont précédés et aujourd'hui encore, bien des hommes font l'expérience de cette sollicitude qui ne se dément jamais. Voyons le témoignage de l'un des hommes qui a souffert pour le Christ, dans notre pays, au temps où les troupes royales persécutaient et emprisonnaient les huguenots. Parmi les galériens se trouvait un certain Isaac Lefebvre, de Châtel-Chinon, ancien avocat au Parlement. Il connut les incessantes tracasseries et cruels traitements des argousins. Il mourut à cinquante-quatre ans, sans pousser une plainte, sans maudire ses persécuteurs. Voici ce qu'il écrivit : *« Si durant le jour mon corps souffrait, de jour et de nuit mon cœur s'éjouissait et s'égayait en mon Sauveur. C'était dans ces temps-là particulièrement que mon cœur se repaissait de cette manne cachée et que mon Dieu me faisait posséder un joie que le monde ne connaît point, et que tous les jours, avec les saints apôtres je tressaillais de joie d'avoir été fait digne de souffrir pour l'amour de mon Sauveur qui faisait sentir à mon cœur des consolations qui, avec des larmes de joie, me transportaient hors de moi-même ».*

Nous pourrions mentionner des multitudes de témoignages de ceux qui ont connu une allégresse extraordinaire au milieu des plus cruelles souffrances.

Leur expérience a elle seule devrait suffire à faire jaillir la foi dans les cœurs qui doutent. Le Seigneur n'est pas injuste pour abandonner à leurs propres ressources ceux qui souffrent pour son nom. Il connaît leur faiblesse, leur impuissance, leur incapacité à triompher par leurs propres forces. S'il ne se portait pas à leur secours, Il ne serait pas le Dieu fidèle que nous connaissons. Aussi leur accorde-t-Il toute sa protection, tout le courage dont ils ont besoins. Leur âme est fortifiée, leurs forces renouvelées.

« Le Seigneur connaît tout ce qui concerne ses fidèles serviteurs qui, à cause de Lui, sont prisonnier ou bannis dans des îles désertes. Il les reconforte par sa présence. Lorsque, à cause de la vérité, un croyant se tient à la barre d'un tribunal inique, le Christ se trouve à ses côtés. L'opprobre qui atteint le disciple retombe sur Jésus qui est condamné à nouveau dans la personne de son disciple. Si l'un des siens est incarcéré, le Sauveur, par son amour, lui donne des ravissements de joie. »

SAVOIR PARDONNER

Nous éliminerions d'emblée une part importante de souffrances morales si nous apprenions à pardonner à ceux qui semblent nous avoir offensés et aussi si nous acceptions nous-mêmes d'être pardonnés quand nous avons commis un acte répréhensible.

Il faudrait d'abord opérer une distinction entre l'offense réelle et l'offense supposée. Il y a certes, des trahisons, des abandons, des mensonges, des spoliations qui lèsent gravement ; Mais il existe aussi une fausse interprétation de certaines attitudes qui crée des malentendus non fondés. Notre sens de la justice s'exerce trop souvent unilatéralement. Quoique généralement peu soucieux d'autrui, nous entendons bien qu'on se soucie de nous. Ce qui est important à nos yeux, ce qui constitue la part primordiale de notre vie n'est pas toujours considéré comme tel par nos semblables et nous nous en offusquons volontiers. Nous leur attribuons souvent des intentions malveillantes qu'ils n'ont pas, préoccupés qu'ils sont par une mésentente familiale, une maladie cachée, des soucis financiers, etc.

Ainsi des fossés se creusent, des rancunes subsistent, de simples divergences d'opinion deviennent des montagnes infranchissables, simplement parce que notre amour-propre a été blessé et... s'en remet mal !

Dans la Parole de Dieu, nous apprenons que le pardon est soumis à une condition *sine qua none*, c'est qu'il y ait repentance, regret de la faute commise. Nous nous croyons donc tout naturellement autorisés à agir de même et à restreindre notre pardon à ceux qui manifestent du repentir après avoir failli à notre égard. Mais nous ne sommes pas autorisés à agir ainsi et pour plusieurs raisons :

Nous ne sommes pas à la place de Dieu pour exiger la repentance avant d'accorder notre pardon. Lui, le Maître de l'Univers peut le faire lorsqu'il s'agit du salut, parce qu'Il voit au fond des cœurs et ne veut pas introduire dans son royaume un cœur souillé qui ne regrette pas son péché, qui n'accepte pas le pardon en Christ.

Si Dieu demande à l'homme la repentance, ce n'est pas pour l'humilier, pour l'écraser du haut de Sa gloire, mais pour l'amener à haïr le mal donc à être plus heureux, à rendre les autres heureux et à se mettre en harmonie avec la loi d'amour universelle.

Mais nous, qui sommes-nous, pour pratiquer une telle politique ? Des pécheurs comme les autres. Comme tous les hommes, nous avons besoin de pardon, du pardon de Dieu, tout d'abord, qui nous remet en Christ une immense dette et du pardon de ceux qui nous entourent. Jésus a illustré une fausse attitude à l'égard du pardon par la parabole du débiteur impitoyable. Dans l'incapacité de payer une dette considérable de six mille talents à son Maître, un serviteur supplie de ne pas l'emprisonner. Le Maître, apitoyé, le renvoie libre de toute obligation. Aussitôt après, il rencontre un ami qui lui doit la modique somme de cent deniers. Alors qu'il devrait se sentir le cœur dilaté de générosité envers tous parce qu'il vient d'être l'objet d'une grâce inouïe, il se montre implacable vis-à-vis de celui qui n'est, comme lui, qu'un serviteur. Il le saisit et cherche à l'étranger en lui disant : « Paie ce que tu me dois ». Il ne se laisse pas fléchir et le fait jeter en prison.

C'est, plus souvent que nous le croyons, notre attitude vis-à-vis d'autrui. Objets des bienfaits de Dieu et de Son immense bonté, nous nous montrons intransigeants et tyranniques

vis-à-vis de notre prochain. Cette conduite est haïssable aux yeux de Dieu, nous rend peu aimables au regard des autres et nuit à notre être tout entier, corps et âme.

On sait, en effet, de mieux en mieux à quel point les sentiments négatifs de rancune et d'amertume ont un effet néfaste non seulement sur la tournure de nos pensées, mais aussi sur les humeurs de notre corps.

Le Docteur Paul Tournier qui a si bien étudié les mécanisme profonds du comportement humain écrit dans l'un de ses ouvrages : « Mon expérience, c'est que le vrai pardon est rare. Il l'est peut-être plus encore chez les gens religieux qui veulent donner un bon témoignage de leur foi par leur comportement. Un chrétien engagé a plus de peine qu'un incrédule à exprimer ses ressentiments et ses haines. Que va-t-on penser de lui qui professe la religion de l'amour ? *Alors, il fait effort pour pardonner, et s'il fait effort, c'est qu'il n'a pas vraiment pardonné.* Je ne nie nullement la sincérité consciente de cet effort, ni son mérite moral puisqu'il le fait par fidélité à sa foi pour mettre l'amour là où il y avait la haine, selon la prière de Saint-François. Mais justement, chez Saint-François, c'était une prière, un appel à l'action décisive de Dieu et non un effort pour paraître plein d'amour alors que la haine est encore là mais cachée ».

« Je n'ai pas, disons-nous, à faire le premier pas ! » et ainsi, les silences s'installent, les aigreurs s'aigrissent encore davantage. Même si nous n'avons pas le courage d'aller voir l'offenseur et de lui dire : « Mettons les choses au claire, voilà ce que vous avez fait », nous ne devons pas ressasser notre rancœur. Nous devons admettre, s'il y a réellement eu offense, que le coupable n'a peut-être pas non plus le courage de nous exprimer des regrets réels. Il nous faut alors nous comporter comme si rien ne s'était passé. Ce serait vraiment pratiquer le pardon tel que Jésus nous en a donné l'exemple.

Si nous voulons trouver ou retrouver une vraie notion du pardon, regardons encore une fois à Jésus-Christ, trahi et abandonné par les siens, Jésus vécut seul la tragédie du Calvaire – Jean et sa mère exceptés – Tous l'avaient fui après l'arrestation en Gethsémani. Cependant, lorsque, ressuscité, il se rendit au rendez-vous qu'il avait fixé à ses disciples et à Pierre, Il ne leur fit aucun reproche sur leur conduite passée. Cette première rencontre fut pour leur apporter la paix et la joie. Qu'aurions-nous fait à la place de Jésus ? Nous serions revenus sur les événements récents pour bien mettre en évidence la lâcheté de nos amis. Mais Jésus n'agit pas de cette manière envers nous. Sinon, nous serions perdus.

Sans qu'il s'agisse forcément de fautes ponctuelles, bien marquées dans notre souvenir, nous offensoons Dieu à tout instant par notre comportement à Son égard ; par notre incrédulité face à sa Parole, par nos doutes malgré Son immense amour, nos craintes malgré Ses promesses réitérées. De bien des manières, nous déshonorons Dieu sans même en être conscients ; Cela devrait susciter en nos cœurs une grande indulgence pour nos semblables.

« A chaque jour et à chaque heure, nous sommes tributaires de la miséricorde indulgente de Dieu. Comment pouvons-nous entretenir amertume et malveillance envers des pécheurs comme nous ? ...

Celui qui ne pardonne pas se prive du seul moyen par lequel il puisse bénéficier de la miséricorde de Dieu. *Ne pensons pas que si ceux qui nous ont fait du tort ne confessent pas leur péché, nous avons le droit de refuser notre pardon.* Sans aucun doute, leur devoir est d'humilier leur cœur par le repentir et la confession ; mais nous devons nous montrer miséricordieux à l'égard de ceux qui nous ont offensé même s'ils ne reconnaissent pas leurs torts. Aussi douloureusement qu'ils aient pu nous meurtrir, nous ne devons pas entretenir en

nous de rancœur ni nous apitoyer sur nous-même du mal qui nous a été infligé, mais au contraire, nous devons accorder notre pardon à ceux qui nous ont fait du tort, comme nous espérons le recevoir de Dieu pour nos offenses envers Lui. » (27).

LA VIE N'EST PAS UN JEU

Il semble que beaucoup souhaiteraient pourtant qu'elle le soit. Ils s'évertuent à accumuler les moments agréables et les parties de plaisir. La recherche de ceux-ci prend dans leur vie la force d'une loi et ils regardent avec malveillance ceux qui ne partagent pas cette conception. Voulant à tout prix effacer les notions de devoir et de souffrance, ils s'enfoncent dans un égoïsme féroce qui ne leur attire, finalement, que des désagréments.

Quand nous sommes jeunes, nous laissons allègrement filer les heures et les jours, heures de santé, de force, de bonheur. Il semble que leur nombre est inépuisable et que le temps s'écoule trop lentement dans l'attente de la réalisation de nos projets. Nous n'avons pas encore compris que chaque instant est irremplaçable et sacré, que jamais nous ne devrions chercher à « tuer le temps » dans des occupations inutiles ou frivoles, car il est impossible de faire marche arrière et de rattraper ce qui a été perdu.

La vie que nous avons reçue est un cadeau prodigieux, unique, qui ne nous sera pas offert une seconde fois pour réparer les erreurs d'une premier « essai ».

Le sage Salomon dont certains écrits semblent refléter le désenchantement a aussi écrit :

« Jeune homme, réjouis-toi dans ta jeunesse, livre ton cœur à la joie pendant les jours de ta jeunesse, marche dans les voies de ton cœur et selon les regards de tes yeux, mais sache que pour tout cela, Dieu t'appellera en jugement. » (28).

Jeunes ou vieux, nous ignorons quand sera coupé le fil de nos jours et c'est une heureuse dispensation de Dieu. C'est pour notre bien qu'Il nous cache l'avenir ; c'est pour rendre plus pressante l'obligation de bien employer le temps qui nous est donné. La Parole de Dieu ne nous laisse pas dans l'ignorance à ce sujet. Elle nous confie à « bien compter nos jours », à « racheter le temps ». Elle nous rappelle que tout est comptabilisé quelque part et qu'un jour, nous serons replacés devant tout ce que nous avons fait, dit, pensé.

Il ne nous faut donc pas vivre uniquement pour le moment présent, avec joie s'il est heureux, avec larmes s'il est désagréable, triste ou pénible. Nous sommes tenus de trouver des moments de calme pour nous livrer à la réflexion, comprendre l'origine et le but de notre vie, nous fixer un cap et chercher à le garder en toutes circonstances.

Non, la vie n'est pas un jeu, mais elle est un combat, combat contre nous-même, contre les tendances profondes et parfois opposées que nous avons héritées, combat contre les influences que nous avons subies, bon gré, mal gré. Combat aussi contre les mille subtilités de l'Ennemi qui veut nous désarçonner, nous séparer de Dieu, combat contre tous ceux qui, inconsciemment, servent d'instruments entre ses mains pour nous décourager, nous murmurer qu'il est inutile de lutter, que nous n'aurons pas la victoire. Il est vrai que ce combat comporte des étapes qui ne sont pas toujours glorieuses et que bien des fois, nous nous retrouvons le front dans la poussière. Mais ces défaites mêmes peuvent contribuer à la victoire finale car elles nous apportent beaucoup. Nous nous relevons, mieux équipés pour les prochains assauts, mieux armés, plus avertis.

Aucune lutte ne se livre sans énergie, sans courage ; Pour mener à bien le combat de la vie, il ne faut pas se contenter de subir passivement les circonstances, mais savoir aussi les dominer. Sans fermeté, sans persévérance, sans opiniâtreté, nous serions vite des vaincus, irrémédiablement.

Chacun d'entre nous a un rayon d'influence, bonne ou mauvaise. Dans ce rayon où il nous est donné d'agir, nous devons faire un effort soutenu pour défendre tout ce que nous savons vrai et juste. Et pour accomplir avec détermination la mission que Dieu nous a confiée.

Watchmann Nee qui fut un héros dans ce combat de la vie a écrit ceci : « La vie dans l'esprit est une vie de souffrance, pleine de précautions à prendre et de peines à endurer, riche en fatigues et en épreuves, ponctuée de crève-voeurs et de conflits. »

Tous ceux qui mènent le même combat se retrouvent sur le même chemin et partageront un jour le même bonheur. Voici un dernier témoignage à ce sujet :

« Nous avons souffert du travail, de la fatigue, des douleurs, de la faim, du froid et de la chaleur en nous efforçant de faire du bien à nos frères et nos cœurs et nous nous tenons prêts à faire plus encore si Dieu le veut. Je suis heureux de pouvoir dire aujourd'hui que les aises, le plaisir et le confort de cette vie sont un sacrifice qui a été placé sur l'auteur de ma foi et de mon espérance. Si le bonheur consiste à rendre les autres heureux nous sommes certainement heureux. Le vrai disciple ne vivra pas en vue de satisfaire son cher moi, mais pour Christ, pour le plus humble de ses enfants ; Il faut qu'il sache sacrifier ses aises, ses plaisirs, son confort, ses commodités, sa volonté et son égoïsme pour la cause du Christ, faute de quoi il ne règnera jamais avec lui. » (29).

Une vie vécue avec Christ, est une grande responsabilité à assumer, mais en Lui nous trouverons la force et la joie nécessaire à la victoire.

UN REMÈDE PROPOSÉ PAR L'ÉVANGILE

Jésus nous a donné une marche à suivre, un programme. « *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive.* » Contre cette invitation se rebelle notre vieil homme, c'est-à-dire notre orgueilleuse individualité, notre sensualité. C'est la chair qui domine l'esprit.

« Quand la passion tend à prédominer dans l'homme, elle lui masque la vue de ses défauts, de ses susceptibilités, de ses emportements, de son égoïsme, de ses mauvaises ambitions, de ses ignorances et de ses errements. Elle lui fait croire à l'irresponsabilité et à l'immérité, elle le rend incompréhensif et buté. Elle lui fait rechercher la raison de ses épreuves dans le seul jeu des circonstances extérieures ou des malchances ou des fautes d'autrui. Elle le pousse à se libérer en demandant l'appui des autres ou le secours des drogues, sans envisager le moindre changement intérieur, la plus petite modification dans ses habitudes, la moindre réforme de ses imperfections. Le vrai moyen de salut devant l'épreuve consiste dans l'acte de prendre résolument sa croix, de rechercher soigneusement les causes de ses misères, d'envisager ses propres responsabilités et de se mettre ainsi dans les meilleurs dispositions de corps et d'esprit pour la surmonter » (30).

En ce qui concerne notre corps, nous sommes tentés de chercher avant tout à faire cesser la souffrance, fût-ce au mépris des lois naturelles. Dieu nous demande d'observer celles-ci tout comme la loi morale : Manger un aliment ou conserver une habitude néfaste à notre organisme se situe dans la même ligne que les transgressions d'ordre moral. La négligence même est aussi coupable que l'acte mauvais. Passer outre à ce qui ferait du bien à notre corps, mais comporte un effort ou un renoncement, nous conduira un jour ou l'autre à une dégradation donc à une souffrance.

Le remède à la souffrance commence donc par une prise de conscience de notre misère tant morale que physique et se poursuit dans la repentance, dans la résolution de changer de vie, de mentalité.

Dieu invite sans cesse ses enfants, par la voix des prophètes d'Israël et par celle de Son fils à revenir à Lui comme à un Père. La plus belle image de l'accueil qui nous est réservé se trouve dans la parabole bien connue du fils prodigue. Dieu est un Père qui ne juge ni n'accable celui qui se repend sincèrement. Il ouvre les bras, accueille et console. Puis Il nous montre le vrai chemin et nous invite à le parcourir en comptant sur Lui. Il veut nous revêtir du caractère de Jésus-Christ, ce qui rendra possible ce parcours souvent difficile. Demeurer dans la simplicité, l'humilité, la sobriété, le désintéressement nous aidera beaucoup et fera disparaître automatiquement certaines souffrance suscitées par notre orgueil.

Le Docteur Carton définit ainsi l'humilité : *« Être humble, c'est ne rechercher aucun des honneurs de ce monde, c'est s'efforcer de passer inaperçu, se tenir au dernier rang. Être humble, c'est s'abstenir d'énumérer ses mérites et se tenir dans la position du pauvre pécheur de la parabole du péager. Être humble, c'est accomplir son devoir sans esprit de récompense, c'est aider les faibles, les ingrats, les pauvres, en un mot tous les gens qui sont incapables de vous faire valoir, de vous le rendre ou de vous remercier. Être humble, c'est veiller à se contenter des choses les plus simples en ce qui concerne le confort, la nourriture ou la toilette. Être humble, c'est se refuser à poursuivre devant la justice des hommes, ceux qui vous injurient, vous calomnient, vous volent ou vous persécutent. Ne pas chercher à se venger soi-même, conformément à la Parole de Dieu, mais laisser agir la colère divine. Être humble, c'est tuer en soi tout germe de satisfaction orgueilleuse et sensuelle, afin d'en arriver à une parfaite indifférence à l'égard des approbations comme des calomnies »*. Car les louanges nuisent parfois tout autant et même plus que les critiques.

Si nous acquérons cette vertu de l'humilité, si nous apprenons à nous contenter de ce que le seigneur nous a donné, en utilisant tous les talents qu'Il nous a remis, mais sans en convoiter ce que nous en possédons pas, nous aurons fait un grand pas vers la liberté et la paix de l'esprit. Bien des souffrances disparaîtront d'elles-mêmes et feront place à la joie en Dieu. Celle-ci croîtra avec la communion avec Lui, avec la certitude de son grand amour qui englobe le temps et l'éternité. Il nous a aimé depuis la fondation du monde, nous aime aujourd'hui et nous aimera pendant toute l'éternité.

« Au milieu des angoisses et des perplexités, ne regardons pas à l'homme pour être secourus, mais plaçons notre confiance en Dieu. L'habitude de raconter nos difficultés à d'autres nous affaiblit et ne fait pas de bien à ceux qui nous écoutent. On place sur eux le fardeau de nos misères spirituelles qu'ils sont incapables de soulager. Nous attendons le secours de l'homme faible et borné qu'il ne se trouve que dans le Dieu infini. » (31).

Madeleine VAYSSE

RÉFÉRENCES

1. Apocalypse 21 : 4
2. M. Tièche
3. La vie d'Hudson Taylor
4. P. Keller, Un berger médite le psaume 23
5. II Corinthien 1 : 3 – 7
6. Patriarches et Prophètes, p.118
7. Romains 7 : 18
8. Bienheureux ceux qui souffrent, P. Carton
9. Jésus-Christ, E.G. White
10. Bienheureux ceux qui souffrent, P. Carton
11. Luc 23 : 31
12. Actes 14 : 22
13. II Timothée 3 : 12
14. E.G. White
15. Ésaïe 63 : 9
16. Job 1 : 10
17. Ésaïe 43 : 26 /
- 17 b : Jésus-Christ p. 673.
18. E.G. White, Jésus-Christ, p.55
19. Idem, p.71
20. Jésus-Christ, p.71
21. Jésus-Christ, p.74
22. E.G. White, Éducation, 270
23. Le Protestant de l'Ouest, mars 1978
24. Ézéchiël 34 : 16
25. Jésus-Christ, p. 478
26. Idem., p. 479
27. Puissance de la grâce, p. 329
28. Ecclésiaste 12 : 1
29. James White
30. Dr. Carton : « bienheureux ceux qui souffrent »
31. Jésus-Christ.